Babel

Claude Simon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/813>

DOI : 10.4000/ccs.813

ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 9-34

ISBN : 9782354121464

ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Claude Simon, « Babel », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 7 | 2011, mis en ligne le 21 septembre 2017, consulté le 14 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/813>

Claude Simon

BABEL

Le fait est, on dirait, que tout ce qu'on peut espérer c'est d'être un peu moins à la fin, celui qu'on était au commencement, et par la suite.

Samuel BECKETT

– Et si je te traitais de métèque ?

– Je le regardai. Il avait un air malheureux et rageur.

C'est une idée, dis-je, pourquoi pas ?

Sur la piste, entre les tables, les danseurs s'efforçaient de suivre l'orchestre de musiciens en blouses, toques d'astrakan et bottes souples qui s'efforçaient eux-mêmes de scander un tango. Alors je me rendis compte que ce n'était pas moi qu'il fixait, mais quelque chose par-dessus mon épaule, là où se pressaient les danseurs...

Aujourd'hui, en regardant en arrière, tout cela semble si lointain, un peu ridicule même, comme ces cartes de géographie dans les At-las des anciens programmes, avec leurs pays aux teintes fanées, leurs frontières absurdes. Mais alors nous ne savions pas encore, nous qui avions entre vingt et trente ans dans cette Europe mal raccommo-dée de l'entre deux guerres, essayant maladroitement de devenir des hommes, ou du moins quelque chose qui dans notre idée corres-pondît à ce mot, pris entre ces mythes nouveaux, enivrants et, pen-sions-nous, irréductibles, qui avaient nom Verdun ou Révolution d'Octobre, proposés à nos juvéniles enthousiasmes sans qu'aucun de ceux qui prétendaient nous servir de guides, les aventuriers déclama-toires, les graves mentors aux yeux rusés, à la sagesse mercantile

et vaniteuse, ne prît la peine de nous dire (mais les aurions-nous crus, les eussions-nous écoutés, nous qui dévorions avidement leurs livres ou les sempiternelles pacotilles pêle-mêle, le fracas des armes, l'ivresse du néant, les creux raffinements de lettrés, se présentaient avec la séduisante estampille d'un visage de Lama ou d'un Orient agonisant, ratiocineur et opiacé), sans qu'aucun d'eux donc, ne prît la peine de nous dire que ce après quoi nous courions était déjà loin derrière nous et que nous ne devions jamais l'attraper, si tant est naturellement que cela existât, ni plus ni moins que de jeunes chiens s'essoufflant à la poursuite de leur queue.

C'est ainsi que je nous revois à cette époque, capables de discuter à deux ou trois pendant des heures, où nous réunissant dans de froides arrière-salles de bistrots du quinzième arrondissement, nous retrouvant à des meeting tumultueux, ou parfois interdits – le lugubre moutonnement des casques noirs luisants sous la pluie, dans la nuit, – ou sans auditeurs, prenant des trains, passant quelquefois des frontières, fréquentant de drôles de types.

Et cette fois, c'était à Moscou que cela nous avait conduits, et vers dix heures du soir nous étions assis autour d'une table dans une boîte caucasienne en train de regarder une espèce de tante en bottes, toque et tunique noire, dansant je ne sais plus quelle danse cosaque avec des foulards et des poignards, en équilibre sur ses orteils, au milieu de la piste.

En tout nous étions six : Alex, Sacha, les deux jeunes filles, Tom et moi-même. Nous avons mangé des chachniks avec des céleris crus et bu du vin de Crimée, suffisamment peut-être pour être un peu saouls, pas au point en tout cas de ne plus savoir ce que l'on dit, ne plus savoir où l'on est. Cela ressemblait, moins le chiqué, les putains et le toc, à n'importe quelle boîte russe de Montmartre ou de Montparnasse, avec les musiciens en blouses de soie brillante essayant, quand ils n'accompagnaient pas les attractions, de jouer sur leurs balalaïkas des choses ressemblant à des tangos ou à des foxs. La seule différence était qu'ici le public avait l'air de croire que c'étaient de véritables foxs et de véritables tangos, du moins si l'on se fiait à la conviction et à l'application qu'ils mettaient à tourner, à repartir, à varier et à enchaîner leurs pas. Mais dans ce pays tout le monde avait toujours l'air très pénétré et très convaincu, que ce fût dans la

rue, dans le métro ou au théâtre. Comme si l'accomplissement de l'acte le plus simple était chaque fois une chose solennelle, difficile, sérieuse, de sorte que dans ce restaurant à balalaïkas avec des tentures orientales, ses tables à nappes blanches, sa clientèle convaincue, l'on pensait moins au Moscou des dernières années 30 qui s'étendait au dehors qu'à quelque chose de provincial et de désuet qui se serait passé dans un lointain gouvernement de province : une atmosphère pour une nouvelle de Tchekhov ou plutôt même, à cause d'un certain côté caricatural, cocasse et tragique à la fois, de Gogol.

Peut-être, quand j'y repense, avons-nous effectivement trop bu. Ou alors c'était la faute de ces Russes, ou peut-être simplement celle de Gogol, Tchekhov, Dostoïevski et les autres souvenirs de lectures qui venaient ici et avec l'aide du vin superposer aux réels leurs personnages prolixes, inquiets, rongés par quelque chose qui chez nous Occidentaux ne prend voix et force qu'avec l'aide de l'alcool ou du sommeil.

Probablement y avait-il un peu de tout cela à la fois, et quelque chose d'autre encore, quelque chose de cette ville de briques rouge sombre : les chancelantes églises aux turbans dorés, les trolleybus avec leurs cargaisons de types en casquette et de femmes mal habillées, les usines fumantes, les murailles tartares, et ça et là à côté d'immenses chantiers béants, les péristyles à colonnes et frontons, vert amande, roses, bleus, de quelque demeure de style Empire sur les marches de laquelle on s'attendait à voir paraître, en pelisse à col de fourrure et favoris, le fantôme mélancolique de quelque comte tolstoïen, grave, douloureux, trop riche et myope.

Et tout à coup, me détournant, je surpris son regard posé sur moi, me fixant, avec une sorte de sourire bizarre, en même temps honteux et rageur. « Et si je te traitais de sale mètèque ? » dit-il.

Les jeunes filles avaient demandé à danser et nous étions seuls tous les deux de part et d'autre de la table.

– Si je te traitais de sale mètèque, hein ? répéta-t-il.

Il avait fait de l'agitation en France dans le Nord, chez les mineurs. Il avait été arrêté et battu. « Très bien, dis-je, alors appelle-moi sale mètèque. »

Il éclata de rire, mais il me fixait toujours avec le même regard honteux et rageur sous le front haut, les cheveux drus. Il était Balte et

je pensais tout à coup que les Russes ne devaient pas aimer les Baltes.
« A quoi boit-on ? » dit-il. Il tenait son verre à la main.

– A ce que tu voudras, dis-je.

– A la grande Révolution Française, dit-il, à la Révolution des Gardes Mobiles et des métèques !

– C'est une idée ! dis-je.

Il me regarda sans répondre. Puis nous bûmes. Puis il glissa, vint s'asseoir sur la chaise à côté de moi. Le vin de Crimée était doux et sucré, cela ressemblait plutôt à de la mistelle blanche. « Chez vous, j'étais un métèque, dit-il, mais j'y reviendrai ! » Il me regardait avec un air de défi, mais toujours cette honte, cette humilité arrogante.
« Tu me dis ça à moi ? » fis-je en haussant les épaules.

Mais il ne m'écoutait pas : « Parle-moi de l'Espagne », dit-il.

– C'est plein de métèques, dis-je. Je commençais à être en colère. Mais il ne marqua pas le coup.

– Tu as été au front ? demanda-t-il.

– Non.

– Alors qu'est-ce que tu es allé y foutre ?

– Vendre des pruneaux, dis-je, et des cacahuètes.

– Oh ça va ! dit-il. C'est pas drôle. » Il se tut, de mauvaise humeur, jeta un coup d'œil furtif sur la piste. Quand il parla de nouveau sa voix était comme absente de ce qu'il disait. Je n'étais tout de même pas assez saoul pour ne pas m'en rendre compte. Je cherchai des yeux ce qu'il avait vu. Il dut répéter sa question : « A ton avis, quand est-ce que ce sera fini ? »

– Quoi ? dis-je. Je regardais ce qui se passait sur la piste.

– En Espagne. Il regardait aussi les danseurs.

– C'est déjà fini, dis-je. Il n'y a plus qu'à crier « Vive Franco ! Arriba España ! »

Cela parut le ramener à nous. Il cessa de regarder la piste et me fixa. « Quoi ? dit-il. Tu... » Mais je ne détournai pas les yeux. Il essaya de prendre un ton froid : « Tu sais comment ça s'appelle ce que tu fais ? »

– Naturellement, dis-je. Mais comme je suis un métèque je m'en fous. Je me fous de votre terminologie ! » Maintenant j'étais réellement en colère. « Ce que je dis, tout le monde le sait là-bas. » Il se tut. « Et ici aussi, ajoutai-je, vous le savez parfaitement bien ! »

L'espace d'une seconde il parut embarrassé. Mais il crut avoir trouvé le truc : « Et alors vous les regardez tranquillement crever ? » Il n'avait pas élevé la voix, mais c'était comme si ses yeux avaient crié.

– Et vous ? dis-je.

– Météque de français ! dit-il.

Dans le bruit de l'orchestre on l'entendait à peine. De nouveau, je le regardai, prêt à répliquer, mais de nouveau je revis la même expression, honteuse, désespérée, sombre. Je me retournai et cette fois je découvris ce qu'il fixait derrière moi sur la piste : Tom et la plus jeune des filles, l'étudiante, celle qui avait dit qu'elle était géorgienne (pas russe : géorgienne, elle y tenait) dansant l'un contre l'autre. « Vous finirez bien par l'avoir ! » fit-il.

– Quoi ? dis-je.

– La guerre.

– C'est possible, dis-je, c'est même probable.» Il regardait toujours la piste. « Et comment ! » fit-il. Il ricana. Il n'avait pas détourné ses yeux fixés sur Tom et la Géorgienne. Elle dansait collée contre lui.

Puis nous fûmes dehors, dans la nuit aigre de printemps, les rues nocturnes de Moscou, au milieu de cette lente animation qui n'arrêtait jamais, nous écartant ostensiblement lorsque nous rencontrions un ivrogne couché sur le trottoir (nous avions appris cela : si on s'arrêtait, si on se penchait, on risquait de se faire arrêter pour tentative de vol), tandis que nous écoutions sans comprendre les deux filles et nos compagnons qui discutaient en russe avec volubilité. Puis ce fut un taxi où nous nous empilâmes, mais pas une bagnole comme les Buick de l'Intourist : un vrai tacot russe, à l'usage des Russes, qui devait au moins dater de la Révolution, tout imprégné de l'odeur, la spécifique odeur russe – huile rance et crasse – menaçant de s'en aller en morceaux à chaque tour de roue, et au dehors palissades, églises à clochetons et bulbes, façades modernes, vieilles maisons, qui défilaient, et les rires des jeunes filles auxquelles Sacha traduisait ce qu'on pouvait entendre des ridicules déclamations de Tom penché à la portière – impossible de se rendre compte s'il était vraiment saoul – alignant des phrases sans queue ni tête où il était question de la neige qui aurait dû tomber pour que tout soit encore plus épatant, de traîneau à grelots galopant dans le ciel vert avec John Reed debout dedans, soufflant dans les trompettes de Jéricho les premières mesures d'un concerto de Tchaïkowsky...

– Alex ! cria-t-il tout à coup d'un ton chargé de douloureux reproches, Alex ! Un taxi ! Alex, c'était pas... Et la troïka alors, les troïkas, les chevaux...

– Espèce de métèque ! grogna Alex.

Tom s'arrêta net. Je me demandai s'il avait entendu ou si simplement il se trouvait à court d'inspiration. Mais au bout d'un moment on entendit de nouveau sa voix. C'était toujours sur un ton bouffon et caricatural : « Pajalst ? » fit-il.

Les filles éclatèrent de rire et Alex grommela quelque chose en russe.

– Allons ! dit Sacha.

– Niéponiémoï ! dit Tom.

De nouveau les filles éclatèrent de rire.

– Imbécile ! dit Alex.

– Allons voyons ! dit Sacha.

La tête de Tom tourna lentement vers l'intérieur de la voiture. Je vis les lumières fugitives du dehors glisser sur son masque d'Indien, ses grosses lèvres, son nez d'aigle, ses cheveux huileux. Il clignait des yeux pour essayer de distinguer les visages dans l'ombre de la voiture et sur ses traits il y avait une expression que je n'aimais pas. Il avait répondu deux fois en plaisantant, mais je savais que c'était tout ce qu'il pouvait faire et qu'Alex avait parlé une fois de trop.

– Tom ! dis-je. Ça va.

Je l'avais déjà vu se battre : il était extrêmement courageux, d'une façon terrible même, capable d'encaisser sans paraître rien sentir, ni les coups, ni le sang qui coulait (probablement était-ce ce qu'il y avait d'Indien en lui : une insensibilité, une indifférence ancestrale à la douleur que lui avaient léguées ses vieux et millénaires Aztèques ou Mayas), et sans se soucier de ce qu'il recevait il guettait l'adversaire à travers ses paupières tuméfiées jusqu'à ce qu'il trouvât le moyen de le descendre. Et alors ce n'était pas de la blague. Une fois, nous avions dû lui enlever des mains un des vendeurs d'une équipe de journaux fascistes qui nous avait attaqués, rue de la Convention. Le type n'était pas beau à voir.

– Ça va bien, Tom ! dis-je encore une fois.

– Alex a trop bu, dit Sacha, il déconne. Faut pas faire attention.

Nous traversons la Place Rouge, son immense et aride désert de

pierres. « Bougre d'enculé de Russe ! » dit Tom en espagnol. Le taxi franchit le pont, passa devant le Novo Moscovskaïa. « Il vaudrait mieux faire arrêter le taxi ici et rentrer, dis-je. Hein, Tom, si on rentrait se coucher ? »

– Pas sommeil ! » dit-il.

Il cherchait à distinguer le visage d'Alex dans le fond du taxi. Les filles ne riaient plus. De nouveau il parla, mais en anglais cette fois : « Qu'est-ce qu'il veut, ce bouffeur de chandelles ? »

– Voyons, dit Sacha. Il comprenait l'anglais. « Nous avons tous trop bu. »

– Trop bu ? cria Tom. Trop bu ? Quelques verres de ce pipi de Crimée !... Sans blague ? Parlez pour vous, bande de moujiks, bande de...

Tout à coup il se mit à tambouriner contre le dossier du siège avant : « Chauffeur ! cria-t-il, chauffeur ! Demi-tour, retournez ! Re... Alors merde, quoi, traduisez-lui ! Qu'il fasse demi-tour, allez, demi-tour ! A la Place Rouge, au Mausolée ! Pour... »

Il se pencha, hurla dans la figure d'Alex : « Pour que tu puisses aller faire tes dévotions, ta petite prière du soir devant cette vieille momie desséchée, cette vieille relique empaillée pour corniauds, espèce de cul terreux de Rouski ! » De nouveau il frappa contre le dossier, fit des gestes véhéments au chauffeur qui cette fois s'arrêta. « Place Rouge ! hurla-t-il. Red Square ! Plaza Roja ! Piazza Rossa ! Rote Platz ! Abruti ! Bon Dieu comment est-ce qu'on dit... Krasnaïa... »

– Allons ! dis-je. Ça suffit, Tom !

Le chauffeur nous regardait. Les jeunes filles se taisaient, mais je pouvais voir dans les ténèbres du taxi leurs regards furtifs, rapides, allant d'un visage à l'autre. « Dis au chauffeur de repartir, dis-je à Sacha, dis-lui qu'il nous ramène à l'hôtel. »

Sacha obéit, et le chauffeur commença à manœuvrer pour faire demi-tour. Mais soudain la Géorgienne se mit à parler à toute vitesse en russe, avec Sacha d'abord, puis tournée vers Alex, de plus en plus volubile, furieuse, puis elle se pencha vers le chauffeur qui à ce moment avait amené la voiture juste en travers de la rue, et le taxi repartit dans la direction primitive.

– Je vous demande pardon, dit Alex. Je...

– Ça ne fait rien, dis-je, c'est encore loin cette boîte tzigane ?

– C'est-à-dire, dit Sacha, nous allons d'abord... Vous comprenez (il s'adressait seulement à moi, évitait de regarder Tom), nous avons pensé, parce que nous sommes quatre hommes et seulement deux femmes, que ça serait mieux, que ça serait plus amusant si... Enfin Véra a une amie tout à fait charmante, très gentille, alors nous allons la prendre d'abord et...

– Ah, ah, ah ! fit Tom.

Sacha s'arrêta, interdit.

– C'est cet imbécile d'Alex ! dit Tom en espagnol. C'est lui qui a dû avoir l'idée : parce que sa poule et moi... Ah ah ah ! Quel... Ah ah ah !...

– Calle ! dis-je.

Le taxi s'arrêta. Il y eut un bref conciliabule entre les Russes et de nouveau la Géorgienne avait l'air de donner des ordres. Puis Alex descendit, traversa le trottoir et pénétra dans une maison. Je vis la Géorgienne se pencher, saisir le bras de Tom et le tirer pour le faire asseoir à côté d'elle à la place que venait de quitter Alex.

– Reste où tu es ! dis-je.

– Sans blague ? fit Tom.

– Allons, reste où tu es, quoi ! Tu trouves que ça ne suffit pas comme ça ? » Les regards de l'étudiante allaient de l'un à l'autre de nos deux visages. Tout à coup elle parla, tournée vers moi et je compris que ce qu'elle me disait ne devait pas être quelque chose d'aimable. En même temps elle tira plus fort sur le bras de Tom qui changea de place et s'assit à côté d'elle. Presque aussitôt Alex ressortit de la maison. Il était seul. En ouvrant la porte du taxi il commença une phrase en russe, s'arrêta net lorsqu'il vit Tom à côté de la fille. Mais il ne dit rien, baissa la tête, entra dans le taxi et s'assit sur le strapontin laissé libre. Pendant un moment Alex et l'autre fille chuchotèrent à voix basse. A la fin ils donnèrent un ordre au chauffeur et la voiture repartit. Nous franchîmes de nouveau la Moskowa, mais beaucoup plus haut que la première fois. Bientôt nous roulâmes dans un quartier avec de grandes avenues nouvellement ouvertes où nous étions déjà venus de jour et je reconnus l'entrée d'une station de métro avec une ridicule statue. Je me penchai brusquement, espérant que j'aurais été assez vite, mais Tom l'avait vue lui aussi. Il n'avait pas ouvert la bouche depuis qu'il était assis à côté de la fille, mais j'étais sûr qu'il n'y résisterait pas.

– On aurait mieux fait de prendre le métro, dit-il, c'est...

– Tom ! dis-je.

– ... épatant, continua-t-il. Jamais rien vu d'aussi chouette !

Son changement de place paraissait l'avoir rendu de nouveau joyeux, on sentait qu'il se retenait pour ne pas rigoler. Mais il n'était pas apaisé pour cela. Il se pencha vers Sacha : « Traduis ça à Mademoiselle, dis, tu veux ? Dis-lui que votre métro (il ne quittait pas Alex des yeux) j'ai jamais rien vu de si beau...

– Allons Tom ! fis-je.

– Ta gueule ! dit-il sans tourner la tête. Il regardait toujours Alex. Ces stations tout en marbre ! Ah nom de Dieu ! Et celle en agate ! Et celle en onyx, et celle en cristal, et celle...

– Arrête, dis-je, maintenant tu exag...

– Fous-moi la paix !

Il ne quittait pas Alex des yeux : « On comprend que les gars ils n'en reviennent pas, non ? Ils doivent se demander à quoi ça peut servir. Peut-être qu'ils s'imaginent que c'est quelque chose comme du cinéma ? Ou des ballets ? Les Fontaines de Bakchisarai souterraines, quoi ! Ça doit être pour ça que quand on est arrivé au terminus l'autre jour les trois quarts des types qu'étaient dans le wagon sont restés dedans : pour repartir dans l'autre sens, pour revoir encore une fois les agates, les onyx, les marbres... Peut-être aussi parce que pendant ce temps ils économisaient leurs tatanes... Sacha mon vieux, je t'avais demandé de faire l'interprète !... »

Il fit des gestes furieux, montrant Sacha aux deux jeunes filles : « Perevodchik ! cria-t-il. Sacha : Perevodchik ! Traduire, quoi ! Merde alors, Sacha, si tu ne leur traduis pas comment veux-tu qu'on rigole... » Les yeux des jeunes filles luisaient dans l'ombre, allant toujours d'un visage à l'autre, brillants, pervers, enfantins. On sentait qu'elles se demandaient si elles devaient rire. Maintenant que nous nous éloignions du centre le taxi sautait sur la chaussée défoncée, dans les nids de poule de plus en plus profonds et nous étions renvoyés les uns contre les autres. Même quand nous passions près d'un réverbère il était impossible de distinguer le visage d'Alex qui tenait sa tête obstinément baissée.

– J'ai connu un type comme ça à Mexico... » dit Tom. Il se cramponnait d'une main au montant de la capote. On ne voyait pas la

main qui était du côté de la fille. « ...un type qui ramassait les mégots. Un jour il a gagné à la Loterie ou assassiné quelqu'un, et ce qu'il s'est tout de suite acheté, ç'a été un smoking et des vernis. Seulement les putains qu'il se payait, elles n'ont jamais pu lui faire comprendre que la première chose, quand on voulait porter des chaussettes de soie, c'était de commencer par se laver les pieds... »

– Oye, dis-je. Basta con eso !

Je continuai en espagnol : « Ce soir ils nous ont invités, et après tout c'est leur pays ! »

– Leur pays ? dit Tom. Je croyais que c'était le pays de tous les prolétaires ?

– Nous ne sommes pas des prolétaires, dis-je.

– Bon Dieu de merde ! dit Tom. Je me suis fait casser la gueule, j'ai...

– Ça n'a rien à voir, dis-je, rien... » Je me tus. « Rien du tout, absolument rien, c'est autre chose, c'est... » continuai-je tout bas, tandis que secoué par les cahots, à l'intérieur de ce taxi qui roulait dans un quartier perdu de Moscou aux avenues boueuses et défoncées, où s'élevaient par endroits d'absurdes et hautes silhouettes d'immeubles, je sentais de plus en plus m'envahir un sentiment indéfinissable – comme de la pitié, et j'avais horreur de la pitié, comme un remords, une honte... – « Mais pourquoi lui ? » pensai-je, et en le regardant, le visage toujours obstinément baissé, je revoyais son expression tout à l'heure, dans les lumières, le bruit, de l'autre côté de la nappe blanche...

– *Creo que para nosotros es cosa imposible de entender*, dis-je tout haut.

– Impossible ? dit Tom. Je t'en fous ! Ils sont pas faits autrement que nous, non ? Et leurs filles, elles ne l'ont pas en travers, je suppose ? » Comme le taxi s'arrêtait, il se pencha vers moi, il rigolait : « En tout cas, celle-là, elle a de ces nichons ! »

De l'autre côté du trottoir s'ouvrait le porche d'un gros immeuble noir dont plusieurs fenêtres étaient allumées. Une ampoule jaunâtre et insuffisante éclairait la voûte de ciment. Dans la voiture il y eut un conciliabule animé entre les deux jeunes filles et nos compagnons. La voix de la Géorgienne dominait, dure, juvénile, autoritaire, et de nouveau on avait l'impression qu'elle commandait. Sacha se tourna vers moi : « On descend ! »

– Comment ? dit Tom. Je croyais... » Mais la fille avait déjà ouvert la portière et le tirait dehors.

– Qu'est-ce qu'on va faire ? dis-je à Sacha.

Il prit un air gêné. Au lieu de répondre il descendit du taxi et je le vis qui fouillait dans sa poche pour payer le chauffeur. L'autre fille et Alex étaient aussi descendus. « Alors ? » fis-je.

Dans un couloir obscur, le sol bétonné, mal balayé, crissait sous nos semelles. Nous traversâmes une vaste pièce carrelée dans un coin de laquelle une bonne femme était occupée devant un fourneau. « Voilà, dit Alex, sa voix avait un faux entrain, une fausse gaieté, voilà : c'est chez Sonia – Sonia était l'autre fille, l'amie de Sacha – on vient voir si une de ses amies qui habite dans cette maison... » Mais je n'écoutais pas : dans la pièce où nous venions de pénétrer, éclairée par une ampoule nue au bout d'un fil, je regardais l'étudiante en train de se recoiffer devant une petite glace accrochée au mur. Tom était assis sur une chaise et essayait vainement d'allumer une cigarette avec son briquet. Il tourna la tête vers moi : « T'as pas une allumette ? » dit-il. Il cligna de l'œil avec un rictus contraint, à la fois gêné et rigolard, qui retroussait ses lèvres, découvrait les canines trop fortes, trop blanches, carnassières, dans sa figure brune, un peu empâtée, comme celle de ces idoles de l'Amérique Centrale aux noms à coucher dehors, Quetzatcoal ou quelque chose d'approchant, sculptées dans des pierres dures et noires. Ses doigts trituraient une de ces cigarettes russes au long bout de carton, que nous avions appris à écraser en chicanes. Sans rien lui dire je lui lançai une boîte d'allumettes. « Une gauloise ! dit-il. Hein Alex ? Qu'est-ce qu'on ne donnerait pas pour une gauloise !

– Oui, dit Alex. Je te crois ! »

Au son de la voix je sursautai, me retournai, découvris le visage souriant, cordial, d'Alex et au même moment il tourna ce même visage vers moi, toujours souriant, toujours cordial, cordialité et sourire faisant penser à quelque chose comme une blessure ouverte, saignant lentement, comme si le visage lui-même, tout entier, bouche souriante, yeux, front, était une plaie rouge et béante. « Por la bocca de su horrida, pensai-je, de su... »

– Ne reste pas debout, dit-il – il souriait toujours, – assieds-toi. » Et à ce moment il se produisit quelque chose de bizarre que je ressentis confusément, furieux, ahuri, mais parfaitement incapable de réa-

gir, incapable de me débattre (non, je n'étais pas saoul, pas le moins du monde et ce n'était certainement pas ce pipi de Crimée, comme disait Tom !) : comme s'ils m'avaient envoûté, roulé, possédé tout à coup, eux et leur sacrée atmosphère russe : les voix qui prononçaient cette langue en même temps roucoulante et acérée, la chaise bancale, la table au tapis fait d'un cachemire usé et verdâtre, le divan aux couvertures bariolées de rayures multicolores, le méchant miroir devant lequel continuait toujours à tourner ses boucles, dans sa petite robe de deux sous et son imperméable qu'elle n'avait pas encore ôtée, l'étudiante regardant avec cette attention sérieuse, appliquée, sévère, que les femmes semblent posséder d'instinct, le visage enfantin aux lèvres pulpeuses et trop rouges que lui renvoyait la glace. Encore maintenant je peux revoir cette figure : un petit museau sauvage du Sud (en tout cas d'un pays de montagnes et de soleil, – pas de plaines, de rivages sablonneux, de flots verts, comme celui d'Alex – avec des habitants autrefois plus ou moins nomades, des feux de camp, des tentes, des bijoux d'or tintant aux lobes des oreilles), et je peux revoir aussi le miroir, une de ces glaces bon marché encadrées de bambous entrecroisés aux extrémités coupées en biseaux, et autour du miroir, disposés en éventail, des chromos représentant Soutchi ou Yalta, le Trocadéro et des baigneuses 1900. Tout cela. « Mais ce n'est pas ce qui importe, pensais-je, pas plus que le métro avec ses escaliers mécaniques, ses marbres, ses lustres et ses misérables voyageurs ahuris, silencieux et comblés, pas plus que... » Puis je ne pensais même plus, comme engourdi dans cette sorte d'irréalité où la notion même du temps semblait être abolie et avec elle celle de toute cohérence, de toute logique, si bien que sans plus songer à protester, ni même demander à nouveau ce que nous étions venus faire là et il était bien évident pourtant que si Sacha avait payé et renvoyé le taxi ce n'était pas le prétexte de chercher une ou deux filles à amener avec nous qui nous avait fait descendre ici (mais peut-être y avait-il une station de taxis à proximité ? peut-être la ou les filles habitaient-elles réellement cette maison et allaient-elles apparaître ? Peut-être... mais qu'est-ce que ça pouvait foutre après tout ?) – sans plus me soucier donc de quelque chose qui en somme ne m'importait absolument plus, je m'assis, comme Alex m'y avait invité, acceptant sans en comprendre les raisons vraies ou fausses, sans désirer même les comprendre (peut-

être parce que je les connaissais et savais en même temps que je n'y pouvais rien, peut-être parce que j'avais deviné – résigné alors ? ou curieux ? – ce qui allait se passer), cette halte dans la nuit – quelle heure pouvait-il être ? mais ça aussi je m'en foutais, – ne voyant aucun inconvénient à être assis sur cette chaise bancale devant ce tapis de table au fond noir verdâtre comme le ciel froid qui pesait sur cette ville des steppes aux je ne sais plus combien de centaines d'églises en train de moisir et crouler lentement, avec leurs ors verdâtres, leurs clochetons de traviole, leurs peintures écaillées et là-bas le drapeau rouge flottant dans l'éclairage convergent et neigeux des projecteurs, au-dessus du dôme plat, vert lui aussi, d'un palais du Kremlin.

Puis tout à coup je me vis là (combien de temps y avait-il alors que nous étions entrés ?) toujours assis sur ma chaise, en train de les regarder jouer leur mauvais scénario d'opéra comique : d'un côté elle et Tom, avec leurs mêmes types brûlés et noirs, faisant penser à quelque Carmen et son Escamillo, complices dans leur instinctive solidarité de races du Sud, ardents, sauvages, cruels, et de l'autre, lui, le Nordique, l'amant au noble cœur, le soldat, la candeur bafouée, et que nulle Michaëlla ne viendrait tenter d'attendrir, de sauver, d'arracher à sa farouche, candide et tragique résolution.

Toute cette histoire était parfaitement imbécile, parfaitement ridicule même. Mais je n'avais aucune envie de rigoler. Pourtant quand cela commença (il s'était produit après notre entrée à tous comme une halte, une pause dans le déroulement des choses, comme si les acteurs, et au-dessus d'eux les enclenchements mécaniques, les forces en présence, s'immobilisaient pour un temps – peut-être non pas hésitants mais en équilibre, parvenu à ce point critique où les masses chancellent, à la recherche de leur pente de chute), cette fois je n'essayai plus d'intervenir, ne fis pas un geste, ne prononçai pas un mot. Au surplus, quand bien même je n'eusse pas été saisi par cette sorte d'inhibition il suffisait pour comprendre l'inutilité de toute intervention de voir le visage d'Alex toujours souriant, toujours doucement affable, empreint derrière le sourire, l'affabilité, d'une expression insupportable, quelque chose... quelque chose de comment appelait-on déjà ces figures gigantesques en mosaïque, aux mains percées, aux visages monumentaux, barbus, sombres, les yeux brûlants, leurs cernes dessinés au khôl, les rides profondes et douloureuses, comment...

Mais quoiqu'il me fût impossible de trouver le nom c'était cela, très exactement, si exactement même que lorsque après avoir retraversé la cuisine où la femme fourrageait toujours dans le fourneau nous pénétrâmes dans l'autre chambre je la cherchai instinctivement des yeux, dans l'un des coins, comme je l'avais vue chez les paysans des kolkhozes d'Ukraine, avec la petite lampe allumée, les ors scintillants, les couleurs encrassées par les lentes fumées des cierges... Et alors le mot me revint tout à coup : icône. « Mais pas la Vierge, pensai-je, pas la Mère et l'Enfant, la tête retournée, tendant ses bras, mais, solitaire et prophétique, seul, immense, triste, ténébreux au-devant du monde de ténèbres, le Rédempteur, le Pantocrator, l'Immolé, l'Annonciateur des Temps, le... » Puis je regardai sans comprendre le visage blafard, usé, de la femme avec son châle mauve sur les épaules, ses cheveux d'un blanc pisseux, sans parvenir à saisir le sens des mots français qu'elle prononçait d'une façon prétentieuse, nous invitant avec des gestes affectés à nous asseoir (et « nous » à ce moment, ce n'était plus que quatre : Alex, Sacha, Sonia et moi) sur les chaises qu'avancait une fille boulotte avec laquelle Alex s'efforçait de plaisanter (peut-être la fameuse amie en question que nous étions venue chercher ?), tandis que je me demandais avec stupeur si la vieille femme avec ses cheveux blancs en bandeaux, ses bonnes manières, son français prétentieux, savait ce que nous venions faire là, ce qui se passait pendant ce temps de l'autre côté du mur, dans la pièce que nous venions de quitter, comme je m'étais demandé quelques minutes plus tôt comment cela allait se produire, comprenant seulement à la couleur grise, presque terreuse, qui avait envahi tout à coup le visage d'Alex quand elle lui avait parlé (se détournant du miroir, pirouettant sur elle-même, les yeux brillants, la bouche humide, entr'ouverte, regardant Tom, faisant quelques pas vers lui et c'était comme une danse de tout son corps, puis tout à coup se ravisant – lui, Tom, ne l'avait pas regardée – obliquant alors vers Alex, continuant toujours à danser sur ses hanches, fixant maintenant celui-ci avec ses yeux toujours brillants, gais, mais durs maintenant, comme deux petites bêtes sauvages, et tandis qu'il la regardait venir vers lui, parlant : une seule fois, deux ou trois mots seulement, brefs, un ordre, un commandement et c'est alors que j'avais vu cette couleur qui n'était pas à vrai dire une couleur mais bien plutôt une absence de couleur se répandre sur son visage

à lui, mais pourtant sans qu'il cessât de sourire, sans qu'en dehors de cette décoloration qui gagnait de proche en proche sur ses traits, il fût possible d'y déceler la moindre altération, le moindre signe qui trahît un changement dans cette décision prise sans doute dans son for intérieur une fois pour toute immuable, sereine, acharnée), comprenant donc seulement alors que la chose était justement en train de se produire et d'une façon que ni lui, ni probablement elle-même la minute d'avant, n'avaient prévue, de sorte qu'il n'avait pu, en dépit de ce qu'il avait résolu, s'empêcher de pâlir quand il avait entendu l'ordre et que lorsqu'il se tourna vers Tom la voix qui sortit de ses lèvres était décolorée elle aussi, intolérable, tandis qu'il disait : « Elle veut que tu l'embrasses. »

– Vous prendrez bien un peu de thé ? dit la vieille dame.

– Ne vous dérangez pas, dis-je.

– Oh, fit-elle, mais je vous en prie !

Elle aussi avait quelque chose d'intolérable dans la voix. Il y avait en elle quelque chose de dolent et âpre à la fois. La fille boulotte posa devant moi un verre plein. Je le portai à mes lèvres et regardai danser sur la surface du liquide, se brouiller, puis se reformer, l'image concentrique de l'ampoule.

– Ne trouvez-vous pas, dit la vieille dame... ses cheveux jaunâtres étaient roulés en macarons sur les oreilles, elle avait une bouche mince, sans lèvres, un teint cireux. Et tout à coup je sus ce que c'était, le dolent, le servile, le venimeux : ce quelque chose qu'il y a parfois chez certains de ces vieillards dont on devine qu'ils tueraient si cela pouvait les faire vivre quelques heures de plus. Pour l'instant elle essayait seulement de vivre quelques instants encore, peut-être les derniers, une vie qu'elle avait vécue autrefois et à laquelle sans doute depuis longtemps elle était la seule à s'intéresser quand elle la racontait. En tant qu'ami d'Alex et de Sacha elle devait évidemment supposer que j'étais communiste et me haïr, mais en même temps j'étais français. « Ne trouvez-vous pas que notre côte orientale de Crimée fait penser à votre Côte d'Azur ? N'est-ce pas, j'ai vécu autrefois à Nice... »

– Excusez-moi, dis-je, je vais rentrer.

– Rentrer ? dit Alex. Sa figure tâchait d'exprimer une stupéfaction amusée, plaisante. Rentrer ? Mais nous devions... Nous allons... »

Je me levai. J'évitais de le regarder. « Je suis fatigué, dis-je. Je vais rentrer. »

– Restez donc encore un peu, dit la vieille dame. Vous savez, j'ai aussi habité Paris. Naturellement, depuis, cela a dû bien changer...

– Et ta sœur ? dis-je entre mes dents. Elle a changé ? Maintenant j'étais en rogne.

– Je te raccompagne, dit Sacha.

– J'ai envie de marcher, dis-je, je trouverai bien mon chemin. » J'évitais toujours de regarder Alex.

Sacha me suivit dans le couloir : « Je vais avec toi. »

– Non, dis-je. Je me débrouillerai très bien. Tu n'as qu'à me dire dans quelle direction je dois marcher pour attraper la Moskova. Après je n'aurai qu'à suivre.

Il m'expliqua par où je devais passer. Mais il avait l'air embêté. « Tu es fâché ? » dit-il.

– Non, dis-je. Pourquoi ? J'ai seulement envie de prendre l'air.

– Tout cela est idiot, dit-il, Alex...

– Je suppose que de mon côté je devrais excuser Tom, dis-je. Comme ça nous aurions l'air aussi malins l'un que l'autre ! Il y a peut-être déjà eu suffisamment de conneries dites et faites ce soir, non ?

Il me regarda d'un air malheureux. « Tu ne veux vraiment pas que je vienne avec toi ? »

Je fis signe que non et commençai à marcher. Il me rattrapa en courant. « Écoute, fit-il, écoute... » Mais j'accélérai le pas, et à la fin il renonça, s'arrêta, et tandis que je m'éloignais je pus sans avoir besoin de me retourner le sentir dans mon dos, me regardant disparaître, planté sur le trottoir, avec son air malheureux et doux.

Au bout d'un moment l'air froid me fit du bien. Je dus marcher assez longtemps avant de trouver la rivière mais à la fin, quand je commençais à suivre le quai (regardant l'eau noire, lisse, aussi immobile que celle d'un canal, me demandant une fois de plus dans quel sens elle pouvait bien couler) j'arrivai presque tout de suite au Kremlin et peu après à l'hôtel. Maintenant les fenêtres du grand hall de réception à droite de l'entrée étaient éteintes, mais pas celles du restaurant. J'aurais cru qu'il était beaucoup plus tard. Mais ça tombait bien. A vrai dire je n'avais pas la moindre envie d'aller me

coucher. La marche m'avait sorti de cette espèce de torpeur, de demi-conscience dans laquelle j'avais vécu toute la soirée, du moins à partir du moment où dans cette fichue boîte caucasienne j'avais avalé le verre qu'on boit toujours en trop, celui immédiatement après lequel on se rend compte avec cette catastrophique sensation de l'irréversible, de l'impossible retour en arrière, qu'on aurait foutrement mieux fait de le laisser sur la table. « Et pas seulement moi, pensai-je, furieux, en pénétrant dans l'ascenseur, et j'en connais d'autres qui auraient aussi foutrement mieux fait de s'apercevoir aussi du moment où ils avaient fait le plein avant que... avant de... » Le vieux liftier me regardait interrogativement, la main sur le levier. J'élevai deux doigts devant son visage. C'était l'étage de la salle à manger. Dans la longue pièce il n'y avait plus que quelques Russes et, au fond, le groupe des Américains du C.I.O. Quand il me vit, Al me fit signe de venir m'asseoir avec eux.

– Hello ! fit-il. D'où venez-vous ?

– Marché dans Moscou, dis-je.

Il cligna de l'œil :

– Tout seul ?

– Tout seul.

– Et avant ?

– Avec des amis russes. Ceux qui ont déjeuné hier avec nous, vous savez ?

– Had a good time ?

– Très, dis-je. Très intéressant. Nous sommes allés dans une boîte voir danser un cosaque pédéraste, nous nous sommes tous saoulés, tous bien engueulés, et après, un de nos amis a demandé à Tom s'il voulait bien embrasser sa sweetheart.

Ils éclatèrent de rire. « Sacré farceur de Français ! » dit Al.

– C'est pourtant comme ça, dis-je. Tout ce qu'il y a de plus officiel. Ce sera demain dans la *Pravda*...

– Sacré farceur !

– ... à titre de propagande, dis-je, d'exemple, de modèle, de leçon, à nous pitoyables Occidentaux dégénérés : le nouvel homme marxiste, l'homo sovieticus, le superman stalinien au-dessus des mesquines passions, des attachements individuels, de la jalousie bourgeoise, de...

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? dit Al. Il me regardait d'un air curieux, partie méfiant, partie rigolard, partie hostile. C'était un ancien ouvrier de chez Ford, un type de trente-cinq ans environ, très grand, réfléchi, avec ce sérieux et ce calme que lui avaient appris vingt ans de grèves et de lutte syndicale. Il ne cachait pas que ce qu'il avait pu voir ici ne l'avait pas spécialement enthousiasmé, il s'en fallait, mais je me rendis compte que je le scandalisais un peu, pas tellement par ce que je racontais que par la façon dont je le racontais.

– Je vous l'ai dit, dis-je. Voulez-vous que je vous fasse un dessin ?

– Sans blague ? fit-il. Il était un peu choqué. Il y avait du puritain en lui. De nouveau il me jeta un coup d'œil méfiant : « Ce n'est pas vrai ?

– Vrai ? dis-je. Qu'est-ce qui est vrai ? »

Ils partaient le lendemain matin. Ils s'étaient fait servir de la vodka et de cet ignoble champagne russe. Les musiciens de l'orchestre étaient partis, et il ne restait plus que les instruments recouverts de housses et les chaises sur l'estrade entourée de plantes vertes. Les serveurs attendaient, inoccupés, groupés près de la porte des cuisines. Al me versa de la vodka et, d'un coup, j'avalai tout. Puis je posai sur la table mon petit cavalier russe. C'était une figurine de terre cuite que j'avais achetée l'après-midi dans une boutique où Alex m'avait conduit, un de ces jouets pour enfants comme on en vendait encore sur les marchés, représentant un moujik coiffé d'une haute casquette, à califourchon sur un cheval pie aux taches en pastilles rouges et vertes. Cela ressemblait en plus grossier (c'est-à-dire en plus habile) aux petites figurines-sifflets que l'on trouve aux Baléares. Toute la soirée je l'avais trimbalé machinalement avec moi, le tenant par une patte. Je l'avais presque oublié et je venais brusquement de me le rappeler. Je le plantai sur la nappe blanche au milieu des verres de vodka. « Voilà Ivan, dis-je, Ivan qui va au marché sur son petit cheval... »

– Ivan n'a plus de cheval, dit un des Américains. Ivan conduit un tracteur.

Ils rirent tous.

– Exact, dis-je. Ivan conduit un tracteur toute la journée pour le plan quinquennal et il est heureux de conduire son tracteur parce qu'il sait que le plan quinquennal fera son bonheur, ou plutôt le fait déjà puisque c'est imprimé dans tous les journaux. Mais le soir,

quand il a fini de conduire son beau tracteur et qu'il est rentré chez lui il se prend la tête à deux mains et il se demande une fois de plus si oui ou non il a une âme, tout comme dans les romans du camarade Dostoïevski.

– Dostoïevski ? dit un des Américains.

Je le regardai. « Jamais entendu parler de Dostoïevski ? dis-je. Jamais entendu parler du Grand Commissaire du Peuple Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski ?

– Allons ! fit Al.

– Jamais entendu parler du Grand Inquisiteur ?

– Vous êtes saoul, dit Al.

– Saoul ? Jamais eu les idées aussi claires. Est-ce que vous me prenez pour un de nos grands écrivains occidentaux ?

– Un grand écrivain ? dit Al. Qu'est-ce que vous racontez ?

– Hemingway, par exemple. Ernest, vous savez, le terrible chasseur de lions. Il soigne son âme à l'alcool. Il fait prendre chaque jour à ses testicules un bain d'alcool virilisant. Est-ce que vous ne saviez pas que depuis Caporetto il ne peut plus parler de son âme sans la confondre avec ses c...

– Je n'ai jamais entendu dire qu'Hemingway soit venu en Russie, dit Al.

Mais je ne pouvais plus m'arrêter, j'étais lancé. Certainement, et pour la deuxième fois de la soirée, j'étais ivre. Al avait raison, et par-dessus le marché exaspéré : « C'est juste, dis-je. Alors pas Hemingway. Un autre. N'importe quel autre de nos grands écrivains occidentaux qui viennent se soigner leur âme ici en comptant les usines et les barrages. Parce qu'il paraît qu'il n'y a rien de tel que la vue d'un combinat pour vous ravigoter en moins de deux un écrivain vidé : ils certifient tous qu'il n'y a rien d'équivalent pour fournir en abondance d'excellentes raisons de ne plus écrire quand on ne se sent plus capable d'écrire quelque chose de bon, parce que d'après ce qu'ils disent les barrages sont la preuve visible et palpable qu'Ivan n'a plus d'âme et que dans ces conditions les seuls écrivains utiles à Ivan sont ceux qui, comme eux, n'ont rien à dire. Il n'y a plus que ce pauvre idiot d'Ivan pour en douter encore, mais ça n'a aucune importance, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que vous en pensez ? : Ivan et son âme, le Grand Inquisiteur Dostoïevski et la fameuse âme russe,

les grands écrivains occidentaux, leurs glandes génitales et leurs âmes ? »

Ils me regardaient, l'air amusé, légèrement scandalisés aussi, légèrement réprobateurs. « Bon, dis-je enfin. Je crois que je ferais bien d'aller me coucher. Buons un dernier verre.

– Arrêtez ça, dit Al.

– Un peu de champagne ? dit un des autres.

– Pour rien au monde, dis-je. J'adore la vodka !

– Hé là ! dit Al. Ce n'est pas du petit lait !

– J'adore la vodka, dis-je. J'adore Moscou !

– Il faudra venir nous voir aux States.

– J'adore la Sainte Russie !

– Arrêtez donc de boire, dit Al.

– J'adore la Pologne ! dis-je.

Mais je ne connaissais pas encore la fin de l'histoire. Ce fut par Tom que je l'appris, le lendemain matin. Quand je frappai à sa porte, vers neuf heures, il était encore couché. Il vint m'ouvrir, me regarda entrer, les paupières gonflées, le visage bouffi de sommeil, ressemblant plus que jamais à un de ses dieux abrutis, carnassiers et barbares, aux yeux en grains de café. La veste de pyjama sur son corps gras et brun semblait un anachronisme. Il devait probablement s'attendre à ce que je l'engueule car il prit un air hargneux (et plus grognon à vrai dire qu'hargneux et même plus penaud encore que grognon).

– Je vais voir ce musée, dis-je, cette Galerie Tétriakof. Est-ce que tu viens ?

Sous le robinet, la tête grommela quelque chose. A travers l'eau j'entendis sa voix. Hargneuse et penaude elle aussi : « Pourquoi as-tu foutu le camp hier soir, dit-il, tu ne pouvais pas m'attendre ?

– T'att... Tu te fous de moi ? » dis-je.

Il évitait de me regarder et se tamponnait avec une serviette. « C'était malin ! » dit-il.

– Malin ? Non mais dis d...

– Oh là là !... Il avait repris tout son aplomb maintenant. Il se planta devant la glace et brossa ses cheveux : « Tu aurais vu la suite ! » dit-il. Il fit entendre un bruit de nez ridicule : « Ça été encore mieux que le début ! Seulement moi, à la fin, je commençais à en avoir

marre de ces cinglés. Mais tout seul, hein ? Qu'est-ce que je pouvais faire, puisque tu m'avais laissé tomber... » Il s'arrêta, sa main fouillant bêtement dans une poche absente le long de sa cuisse nue. Je lui tendis une cigarette. « Merci » dit-il et, tandis qu'il s'enduisait les joues de crème à barbe, il commença alors à me raconter ce qui s'était passé après que lui et la fille se furent rhabillés (il ne dit pas avant : l'étreinte, la lutte, le combat, le duel, la chair étroite, la tendre et furieuse chevauchée, sauvage, tumultueuse, haletante et les soubresauts d'agonie et la mort solitaire, l'amère saveur du plaisir) et que tout naturellement, après avoir retapé le lit (tiède de leurs corps, de leurs sueurs mêlées, mais qu'ils n'avaient pas sali, m'expliqua-t-il et pourquoi : elle – insoucieuse, généreuse, avide ? – le retenant, le ligotant dans ses jambes quand il avait voulu s'écarter, se disjoindre dans un sursaut, pour elle, avant que toute volonté, toute velléité même de volonté, ne fondît, ne sombrât, ne s'anéantît dans le maelstrom, ce séisme qui les secouait tous les deux comme un couple de noires mandragores dans sa poigne tempétueuse), lorsque donc, tirant sur sa jupe et tapotant ses cheveux, elle eut été appelé les autres chez la voisine et que tout naturellement aussi ils furent rentrés dans la chambre, cependant que lui, Tom, cherchait à se fabriquer une contenance avec une cigarette et le briquet rebelle, guettant du coin de l'oeil le visage d'Alex, prêt, m'expliqua-t-il, à sauter sur ses pieds et à l'assommer d'un coup de chaise, parce que, m'expliqua-t-il encore, quand un type dont on vient de baiser la poule dans la pièce à côté trouve le moyen de radiner avec le sourire c'est que c'est ou bien un pauvre cinglé (Tom disait « loco », en espagnol) ou un type capable de descendre son semblable comme on écraserait une mouche, et dans l'un ou l'autre cas il vaut mieux se tenir sur ses gardes, ce qu'il faisait, s'attendant d'un moment à l'autre à ce que le « loco » fasse ce qu'il aurait peut-être fait lui, Tom, dans un cas semblable, c'est-à-dire tuer la fille et probablement l'homme aussi du même coup.

Et, au fur et à mesure qu'il racontait, je pouvais les imaginer tous les quatre dans ce moment, entendre les deux jeunes filles parler dans leur langue gutturale, suave, perfide, voir les trois hommes gênés, leurs regards s'évitant, et le décor, la glace en bambou, les chromos, les chaises boiteuses, le cachemire sur la table, et tout à coup la jeune fille cessant brusquement de parler à sa copine, se re-

tournant sans dire gare, marchant sur son amant (pas Tom : Alex), les yeux étincelants, l'interpellant de sa voix frémissante, tremblante de rage, de désespoir, de joie, de honte, de despotisme, mais à l'ancienne manière, c'est-à-dire pas Alex tout court, ou Aliocha, comme elle disait souvent, non : par les noms de baptême des deux générations, criant : « Alexeï Feodorovitch ! » et ensuite, crachées, assénées, des paroles que Tom naturellement n'avait pu comprendre – une injure ? un reproche ? des mots d'amour peut-être, probablement, sûrement même s'ils étaient injures et reproches et soudain flac ! flac ! deux gifles, à toute volée, si fort qu'il vit à chaque fois ses seins sauter sous la blouse, non sous l'effet du choc, de la secousse, mais de l'effort, car au lieu de ce qu'il attendait, n'avait cessé d'attendre à défaut de coup de couteau ou de revolver, ce n'était pas l'homme, pas Alex qui avait frappé mais elle, la jeune fille, et elle frappa encore, par deux fois, puis resta debout devant lui, hale-tante, échevelée, tandis qu'il tournait de nouveau son visage vers Tom, réussissant toujours à sourire, exaspérant, répétant un peu bêtement mais avec aisance quand même, de sa voix intolérable, insupportable : « Ce n'est rien, excuse-la, ce n'est rien, rien du tout, ce... »

– Peut-être que tu l'avais déçue ? dis-je. Mais je savais que ce n'était pas ça. Au dehors, de l'autre côté de la rivière, le soleil faisait étinceler les bulbes dorés du Kremlin. Derrière le rempart tartare de briques rouges aux créneaux florentins, des jardiniers promenaient leurs tondeuses sur les pelouses, entre les palais et les églises blanches... Sa voix me fit me retourner.

– Déçue ? dit-il. Il me regarda d'un air étonné, placide. Un instant il parut réfléchir à ce que je venais de dire, comme si c'était un aspect de la question qu'il avait oublié d'envisager. « A l'entendre gueuler, fit-il à la fin comme pour lui-même, je n'ai pas eu cette impression. Il émit un faible rire, puis se remit à se raser. Il ne me dit pas comment ils se quittèrent, lui et elle, s'ils s'embrassèrent, se serrèrent la main clignant de l'oeil en complices d'un mauvais coup, lorsqu'Alex l'entraîna comme si rien de ce qui venait de se passer n'était arrivé, comme si rien d'important, d'insolite, de notable, ne s'était produit et qui fût digne de modifier l'ordre de cette soirée pour laquelle ils nous avaient invités, cette soirée typiquement

russe, avaient-ils annoncé, commençant par les chachniks au céleri cru dans un caveau caucasien et finissant dans une certaine boîte tzigane, plus ou moins clandestine avaient-ils dit encore avec des clins d'oeil prometteurs. Rien donc de changé au programme, quoiqu'ils fussent seulement deux à sortir de la maison sur les cinq qui étaient descendus du taxi quelques instants plus tôt, deux : Alex et Tom, celui-ci entraîné, conduit, prisonnier de son hôte et compagnon plus souriant, plus serein, plus affable que jamais, son bras amicalement passé sous le sien dans la nuit presque froide de mai, puis, toujours débordant d'aisance, de cordialité, de chaleur, le poussant dans un second taxi surgi des ténèbres et dans lequel ils tenaient cette fois à l'aise, tous les deux, sur la banquette du fond. « Et je n'étais pas tellement rassuré, tu comprends, me dit-il, avec cette espèce de cinglé, me demandant toujours s'il n'avait pas un pétard ou une arme quelconque sur lui et moi seulement avec mes poings, ne cessant de le surveiller tandis que ce putain de taxi enfilait à toute vitesse les unes après les autres des rues où je pouvais toujours courir pour m'y reconnaître... Tu te rends compte ? Tu te rends compte maintenant si j'ai pu te traiter de salaud et d'enfant de putain pour m'avoir laissé tomber comme ça, sans blague ? »

Mais l'autre ne sortit ni revolver ni couteau et lorsqu'il mit sa main à sa poche ce fut seulement pour payer le chauffeur, puis de nouveau empoigner le bras de son compagnon, discourant toujours. « Et ça c'était peut-être encore le pire, dit Tom, encore pire que la trouille que j'avais, plus insupportable que le grotesque de la situation : il avait entamé un discours, ou plutôt une discussion puisque j'étais censé répondre – censé seulement parce que tu parles que je m'en gardais bien, parce qu'il n'y avait qu'à l'entendre pour se douter qu'il ne supposait, n'admettait pas de contradiction possible, – un monologue donc, convaincu, ardent, passionné, forcené, sur l'univers, l'humanité entière, la situation internationale, avec des invectives contre le trotskisme et le gauchisme... A propos : il nous traite de gauchistes. Il dit...

– Je sais, fis-je.

– Qu'est-ce que tu lui as raconté ? Il dit que vous vous êtes engeulés à propos de l'Espagne, que tu...

– Je sais, dis-je. Si tu continuais ton histoire ?

– Bon. Où j'en étais ? Ah oui : eh bien on a fini par entrer dans cette fameuse boîte tzigane dont ils avaient tellement parlé, et j'aime autant te dire tout de suite que ce n'était pas la peine de se faire suer toute une soirée avec ces idiots...

– Tu n'as pas sué qu'avec eux, dis-je.

– Oh ça va !

– Pourquoi les traites-tu d'idiots ? dis-je.

– Tu veux que je te raconte la fin, oui ou non ?

Nous étions jeunes. Ah oui, nous étions jeunes, Bon Dieu !

En train de nous engueuler par cette matinée ensoleillée de mai, dans une chambre au cinquième étage du Novo Moscovskaia, au cœur de ce monde où grondaient alors de toutes parts le meurtre, la famine et la destruction (et nous ne l'ignorions pas, non, nous avions déjà entrevu leur écœurant visage), nous disputant donc, tandis qu'à la même heure, quelques étages plus bas au-dessous de nous, dans la salle du restaurant, était assis, beurrant ses tartines, le petit Juif ukrainien que nous avions rencontré dans le train, établi marchand de bicyclettes à Pretoria et venu voir, quelque part du côté de Kiev ou de Poltava, le ghetto d'où son père ou son grand-père étaient partis cinquante ans plus tôt ce qui lui permettait maintenant, tous frais payés au départ à l'Intourist, de commander son breakfast de la façon la plus grossière possible aux serveurs russes, représentants détestés d'une race qui, à ses yeux, incarnait le principe même de l'iniquité et de la violence (alors que bientôt ce n'allait plus être seulement quelques pogroms, quelques barbes brûlées, quelques pillages de ghettos par des cosaques un soir d'ivresse, mais bien – et non du fait de cette race, mais d'une autre – des millions et des millions de cadavres, et même pas des cadavres, même pas des tombes pour venir pleurer, même pas les os imputrescibles : des cendres seulement, des fumées en lourdes volutes se déversant de cheminées de fabriques, d'usines au moyen desquelles un peuple froid, méthodique, et triste (ivre peut-être aussi, mais alors de quoi, Grands Dieux !) allait tenter d'en faire disparaître un autre). Et tandis que nous étions là à discuter, tandis que le marchand de vélos sud-africain beurrerait avec satisfaction ses tartines, il y avait encore au même moment une jeune étudiante assise sur les bancs d'un am-

phithéâtre, en train d'écouter, ou de ne pas écouter un cours de géodésie, et à un autre endroit de Moscou un ingénieur d'origine balte, breveté de l'école d'Electricité de Grenoble, rongé de jalousie (et rongé aussi par quelque chose de plus fort encore que la jalousie, de plus fort encore que les simples angoisses du cœur, de la chair) devant sa planche à dessin, ne parvenant pas sans doute à fixer sur le fond de papier bleu les fines lignes blanches, ténues, immatérielles, dansant devant ses yeux, incapable de leur faire correspondre dans son cerveau torturé ce dont elles étaient les purs, les virginaux symboles : les douces, dociles, vrombissantes machines, gages assurés, promis (décevants ?) de progrès, de puissance et de joie.

Par la fenêtre, je pouvais toujours voir, allant et venant sur les pelouses verdoyantes les minuscules silhouettes poussant devant elles les tondeuses à gazon. Rien qu'elles, aucune autre présence humaine visible au pied des blanches églises byzantines, devant les mystérieuses façades des palais à la pompe défunte.

— ...et alors, dit Tom, j'ai compris que tout ce qu'il demandait, c'était de parler, de réciter son monologue, d'affirmations et de justifications, et de se saouler, et quelqu'un pour écouter son monologue et boire avec lui, n'importe qui probablement... (Et je pensais : non : pas n'importe qui)... pourvu qu'il ne soit pas seul... »

Sur le pont, au-dessous de nous, allaient et venaient aussi d'autres petits points noirs et c'étaient des hommes, des femmes, et je pouvais en voir encore d'autres sur le chantier du nouveau pont, pas plus gros que des mouches, multiples, affairés, insignifiants, sans importance : mes semblables.

— Qué loco ! dit Tom.

Un nuage, voilà le soleil. Puis je la vis : entre les pelouses, roulant le long des façades mystérieuses et désertes, puis j'entendis, ou je crus entendre, apporté par le vent, venant de la Place Rouge, le signal, la sonnerie et je sus qu'elle allait sortir, une de ces longues automobiles noires, toutes pareilles, une Ziss, qui jaillissaient en trombe de la porte du Sauveur, prenaient à toute vitesse le virage devant Saint-Basile, accéléraient encore et disparaissaient, laissant à peine le temps d'entrevoir à l'intérieur, énigmatique, raide, une silhouette au visage impénétrable, fermé sur on ne savait quel mystère,

quel nouveau secret des hommes et du monde, ou peut-être – et de là le grave, le pesant, le tragique – rien de nouveau : aucun secret, aucun mystère...

– Alors tu viens déjeuner ? dit Tom. Qu'est-ce que tu regardes ?

– Rien, dis-je. Je crois qu'il va encore pleuvoir.

Texte reproduit avec l'aimable autorisation de Réa Simon

Pourquoi donc relire *Babel*, ce court récit, écrit en 1952, publié en 1955, mais qui n'est pas au nombre des écrits dans lesquels l'auteur Simon s'est véritablement reconnu ? Tout simplement parce que ce détour peut s'avérer fécond, en particulier lorsqu'on s'apprête à aborder une interrogation critique sur *L'Invitation* (1987) : de fait, *Babel* apporte déjà des bribes somptueuses de cette matière de Russie que l'écrivain travaillera en plusieurs points son œuvre.

Cette matière d'où naît-elle ? D'une culture livresque d'abord, de la culture de celui qui est passé par les grands Russes, subissant le choc Dostoïevski à un âge où l'on n'est pas mécontent d'explorer plus avant les ténèbres de l'humain. Mais ce dépaysement s'est concrétisé puisqu'il a emprunté les voies ferroviaires grâce auxquelles l'Europe ou l'Union soviétique se parcourent. Mireille Calle-Gruber¹, ayant elle-même circulé entre les carnets personnels de voyage tenus en 1937 et le texte de la maturité qui s'en fait l'écho le plus audible (*L'Acacia*), a remarquablement restitué le climat de ces tribulations de Claude Simon et son ami Alfred Cassou en humanistes d'un nouveau genre, souvent comblés (splendeur des icônes, puissance des architectures), curieux d'un territoire idéologique en construction (usines, chantiers, kolkhozes), habités toutefois par le malaise éprouvé au contact d'une pauvreté omniprésente.

Certes *Babel*, ce texte de couleur moscovite sera en définitive accueilli en octobre 1955 dans le numéro 31 de la revue *Les Lettres*

1. Mireille Calle-Gruber *Claude Simon. Une vie à écrire*, chapitre 6, « Voyage dans l'Europe de 1937 », p. 91-111.

nouvelles, fief, depuis 1953, du critique Maurice Nadeau², déterminé à « servir la littérature en marche » et qui, depuis la sortie du *Tricheur* (1945), accorde son soutien bienveillant au jeune écrivain en lequel il a décelé une puissance prometteuse. Mais Simon a d'abord espéré un signe d'encouragement venant de la rue Sébastien Bottin, de Queneau surtout, déjà préalablement sollicité, et qui l'avait confirmé dans le statut d'« auteur à suivre »... Après tout, l'aîné a le grand mérite d'être l'inventeur iconoclaste des dimanches de la vie. Dans la lettre d'accompagnement du manuscrit, Simon ose le pastiche du style quénien annonçant une « croustillante histoire [...] [qui] se passe en plein chez les Rouges Bolchevicks », non exempte pourtant « des classiques artificesses (genre vieux con qui se rappelle ses vingt ans) ». Mais le verdict de Queneau est cette fois négatif, la nouvelle, – et peut-être le jeu de rivalité virile qu'elle conte à sa manière – lui semblant « sonner faux ». Non sans combativité, Simon poursuit le débat par voie épistolaire : « pour ce qui est du poulleux, de l'incohérent, des ahurissantes contradictions, [il assure s'être] volontairement tenu au-dessous de la réalité »³. A l'évidence, il sent qu'il vaut de laisser affleurer en lui le côté Dostoïevski que bientôt *Le Vent* (1957) va laisser s'épanouir sans que l'élan d'une neuve dynamique romanesque en soit bridé.

Et il est vrai que *Babel* recèle bien des trajets qui seront prolongés. Chez Simon, il y a déjà une capacité à rendre tangible, par l'évaluation appuyée d'une naïveté ou semi-naïveté de ses protagonistes, les fissures d'une époque guettée par les déchaînements monstrueux de l'Histoire. Virginité de jeunes hommes qui se croyaient avertis, mais qui ne s'étaient pas encore heurtés tout à fait à la violence à l'état pur.

2. Le sommaire de ce numéro des *Lettres nouvelles* d'octobre 1955 est assurément riche. Le nom de Claude Simon côtoie d'autres noms majeurs des Lettres du XX^e siècle. André du Bouchet y publie les textes poétiques « Rudiments » et « Le glacier ». Etiemble disserte sur les *Lettres persanes* de Montesquieu et médite sur la place légitime de cet ouvrage dans une « histoire de la liberté ». De son côté, Nadaud évoque les univers oniriques des écrivains américains Frederic Prokosch et Paul Bowles. Barthes, enfin y développe certaines de ses mythologies.

3. Voir Mireille Calle-Grüber, *op. cit.*, chapitre 10, « Le Goncourt des barbelés », larges extraits cités des lettres de Claude Simon à Raymond Queneau du 5 mars 1952 et du 29 avril 1952, p. 187-191.

Un mot, un seul mot, celui de « métèque », un peu trop repris et redit sur fond de libations à la vodka, et c'est le temps des tensions, des affrontements sourds, de la haine absolue de l'étranger qui surgit dans un récit de déambulations en décor cosmopolite. Derrière les « babéliques » éclats de voix, l'annonce de l'écroulement toujours imminent de la tour. En insérant maints éléments de *Babel* dans la trame narrative du chapitre 6 de *L'Acacia*⁴ – centré sur le jour de la mobilisation du protagoniste – et en, usant pour l'articulation de la séquence mémorielle seconde, du fil partagé du voyage nocturne en train (confortables couchettes des trains russes occupés par les deux étudiants en cubisme, banquette du compartiment obscur d'un train rejoignant l'est de la France et « acheminant [sa] cargaison de peur »), Simon donnera une acuité maximale à cette idée du brutal déniaisement imposé par les circonstances, à ce constat de l'écart douloureux entre soi et soi, lié à l'historicité de toute existence « 'Mais que nous étions jeunes ! Bon Dieu, que nous étions jeunes, que nous étions jeunes ! ...' » (A, p. 190).

Par ailleurs *Babel*, c'est aussi l'étonnement d'un regard posé sur un « pays où tout le monde a toujours l'air très pénétré et très convaincu », s'attardant tantôt sur les stations rutilantes du métro, couvertes d'agate et d'onyx, tantôt sur des « avenues boueuses et défoncées », ou des intérieurs grisâtres de poussière. C'est encore une colère, modulée par l'une ou l'autre des voix rapportées, contre le culte des « momies desséchées », le discours des journaux qui veulent le bonheur d'Ivan, ou la complaisance des écrivains occidentaux, venus « se ravigoter » au contact du Réel majuscule. A cet égard, la nouvelle de 1955 préfigure le récit souvent caustique que sera *L'Invitation* : elle accueille ces éclats vibratiles de discordance qui donneront une vigueur extrême au récit de 1987. Le grotesque, déjà, ne saurait exclure le sublime.

A.-Y. J.

4. *L'Acacia*, éd. Minuit, 1989, p. 171-191.